

Nouvelles agrestes du Bout du Monde (1)

par

Violette

Le Finistère, 31 août 1887

1. Version brute à la transcription

Au bout du monde

L'Évènement d'hier nous apporte un article que nous croyons devoir reproduire, ne fût-ce qu'à titre de curiosité. C'est l'impression laissée par notre pays à un étranger : impression un peu superficielle sans doute et mélangée d'une assez forte dose de fantaisie. Tel qu'il est, cependant, nous croyons que nos lecteurs nous sauront gré de leur faire lire cet article. Ils sont fort capables de démêler eux-mêmes ce qu'il faut en prendre et ce qu'il convient d'en laisser.

Jadis, vous envoyer à Quimper — « Quimper-Corentin » s'il vous plaît ! — cela équivalait à vous envoyer au bout du monde — au diable si vous préférez ! Et le diable, en effet, habitait, dit-on, sinon Quimper, du moins les Côtes voisines, dans les trous profonds où la mer mugit et que je vous dirai un de ces jours prochains.

Quoiqu'il en soit, quand on revenait de Quimper, il semblait que ce fût du Congo ou de Patagonie, c'est-à-dire de quelque expédition lointaine à travers des pays aussi sauvages

qu'inconnus, dont les habitants, quasi anthropophages, avaient des mœurs de barbares, car l'étranger était pour eux l'ennemi. Ils le démolissaient sans merci et, pour mieux s'en rendre maîtres, ils attachaientdit-on, aux cornes de leurs vaches, fixées par une corde à leurs jarrets, de grosses lanternes simulant la lumière d'un bateau. Et, lâchant ensuite les pauvres bêtes affolées sur les récifs, le long de leurs côtes dangereuse ils attiraient ainsi les navires imprudents, égarés dans ces parages, les appelaient sur les écueils, où ils venaient s'échouer, pour les piller ensuite et s'emparer de leurs dépouilles !

Je ne sais si cela est vérité ou fiction. Mais, si les Bretons furent des sauvages, il n'en reste guère aujourd'hui que le souvenir, sauf en certains coins reculés que la civilisation n'a pas encore asservis. Quant à Quimper, l'on y est des plus policés, et si l'hospitalité s'y rançonne parfois encore, elle n'en est pas moins accorte. Et si l'on y détrousse l'étranger, c'est d'une façon fort correcte, en lui vendant à prix d'or ce qui, pour l'habitant, ne vaut que du cuivre.

L'instinct, certes, de la rapacité, se retrouve chez les bonnes gens de Bretagne. Mais combien modifié au contact des mœurs modernes ! D'ailleurs tout ceci n'est-il point universel ? Et que restera-t-il, d'ici quelques années, de l'originalité celtique ?

Grâce aux chemins de fer les distances sont supprimées et Quimper, c'est presque la banlieue ! La compagnie de l'Ouest vous y transporte en moins de quinze heures, sans même changer de wagon ! Et lorsque j'y débarquai, l'autre lundi, comme c'était jour de courses, les jolis bords de l'Odette

étaient émaillés d'équipages défilant le long du quai comme en un jour de Longchamps, bondés de femmes élégantes, très coquettement habillées et parisiennes jusqu'au bout de leurs fines chaussures !

Quimper, d'ailleurs, pittoresquement blotti dans sa ceinture de vertes collines au sein desquelles se déroulent à l'infini les longues allées de grands arbres séculaires, est la cité la plus agreste du monde. La ville, très étrange, avec sa couleur sombre de vieilles pierres brunies par les âges, toute hérissée de pignons, de clochers et de beffrois ainsi qu'une ville du moyen-âge, s'étend sereine et recueillie, dans le sourire clair de l'eau qui coule, long ruban argenté, au pied des collines, lui faisant une seconde et très agreste ceinture.

Enfermé dans ses quais de pierre, limpide comme un cristal, l'Odet coule, fantasque en son cours capricieux, tout droit vers la mer. Tantôt mort, sans une ride sur ses eaux ensommeillées, tantôt frémissant, secoué par le flot, gonflé par la marée qui monte, avec de petites vagues qui rebroussent. C'est lorsque, stagnant, il semble dormir, montrant sous ses eaux claires les cailloux moussus de son lit égal, qu'il est surtout poétique et charmant,

Sur la rive gauche, après la large et triple avenue qui fait face au petit port, des maisonnettes bordent la rive, toutes blanches et enserties de leurs frais jardins qu'émaillent les fleurs enguirlandées de charmilles, dont les branches plus courtes glissent dans les eaux, — alternant avec les masures vermoulues, aux toits gris en pignons, aux pierres noircies, à

demi étouffées écroulées sous le lierre, dont l'étroit escalier conduit à la rivière qui surplombe ; en bas des marches, un mignon lavoir où s'agenouillent, actives et pressées, les jolies lavandières qui à elles seules font un inoubliable tableau.

Imaginez, parmi tous les costumes bretons, le plus sévère, le plus gracieux aussi : la robe sombre, presque toujours noire, rehaussée sur la jupe, la manche large et relevée découvrant le bras nu, la grande guimpe de toile blanche, intactement immaculée, et la grande coiffe dont les larges ailes et le bandeau pointu donnent un air presque monacal à ces figures fines, un peu pâles et émaciées comme celles des saintes du quinzième siècle ! Rien de propre, de délicat, de réellement distingué comme ces femmes de Quimper, si poétiques avec, leur front penché vers les eaux, en dépit de la vulgarité de leur occupation, de leurs mains rudes qui battent le linge comme elles manient la laine , ces filles de pêcheurs !

De petits ponts — ou plutôt des passerelles — gracieusement suspendus, avec leurs balcons en fer ciselé coupent la rivière. Chaque maisonnette a le sien qui se mire sur les eaux. Une porte grillée en défend l'entrée au public qui, pour passer l'Odet, doit faire un long trajet, de l'évêché jusqu'au port, tout en bas de la ville, n'ayant pour traverser que deux ponts à son service.

Je n'ai pas l'intention de conduire mes lectrices à travers Quimper.

Dans cette saison, si l'on est forcé de traverser une ville, c'est pour la fuir bientôt et courir vers la plage voisine.

Laissons donc celle-ci : jetons seulement un coup d'oeil, au premier pont, sur le vieux rempart de l'évêché, qu'empanachent de grosses branches de verdure posées en guise de créneaux ; quant à la cathédrale, qui leur fait suite, c'est l'un des plus merveilleux bijoux de cette terre d'Armorique toute semée de cloîtres et de basiliques, où, à côté des vestiges plus rudes des religions celtiques, s'épanouit en sa plus haute splendeur cette flore gothique due au règne du catholicisme.

Mais nous voici tout en bas, à l'autre pont, tout prêts à nous embarquer. *La marée est en son plein.* Elle descendra tout à l'heure, et il ne faut point manquer le courant pour gagner Bénodet, où nous coucherons ce soir.

L'Odet est ici fort étroit : une modeste rivière qu'encastrent sur chaque rive, au milieu des verdure, les maisons du port. Mais la vague secoue déjà le batelet, et la rame aidant, l'on tourne bientôt, et la rivière faisant un coude s'élargit subitement. Sur l'angle rentrant, qui est une colline boisée, une vaste maison se dresse, toute blanche : c'est le séminaire.

Puis l'on file encore et dans une succession de côtes boisées, de châteaux aperçus, de prairies entrevues où paissent en liberté, au milieu des petites vaches noires à *l'œil intelligent*, à *l'air fripon*, des troupes de chevaux roux, tout petits, cependant intrépides, et solides à défier tous les normands, percherons ou autres lourdauds. Puis tout à coup l'eau s'élargit encore et, faisant une courbe, la rivière s'étend de chaque côté en nappe immense. Ce n'est plus une rivière, c'est un lac : ou plutôt, c'est la grande baie, toute

ronde et plane comme un miroir, tout entaillée de barques de pêche, jetées à l'ancre, attendant patiemment le départ des eaux pour lever les filets. Le col se rétrécit tout en haut, mais pour ouvrir une voie droite, vaste, facile, qui, encadrée de grands arbres, s'en va jusqu'à la mer lui prendre ou lui porter ses flots. Paysage un peu monotone, peut-être, mais très agreste et splendide en sa douceur tranquille. Large comme un fleuve, durant trois lieues l'Odet s'étend en pittoresques ondulations, au travers desquelles fuient les rives, que coupent de ci, de là, de coquets bateaux dont la voile blanche jette sa tache claire sur l'azur du ciel.

Mais on arrive à Bénodet, lo joli « bain de mer » des Quimpérois.

Un mirage, ce Bénodet, dont l'arrivée est une véritable vision de Suisse, campée au bord de la falaise. L'anse encore s'élargit et l'embouchure de la rivière est un port, le refuge des bateaux pêcheurs. A droite, dégringolant sur la côte au-dessous du phare, les cottages émergés des verdure; à gauche, le hameau s'étendant en bande le long du rivage et ayant pour contre, tout à fait en face du débarquement, la vieille petite église au portique gothique, dont le fin clocher aux délicatesses de dentelle s'échappe aériennement des hautes ramures de grands vieux arbres qui lui font comme un rempart.

Mais j'ai dit que Bénodet n'est qu'un mirage. Cela est vrai. Car là, tout est fini, La plage tout ensablée de dunes, avec ses eaux mêlées d'eau douce, les routes grillées cette année et empoussiérées par la saison torride, la côte toute coupée de petits murs qui en défendent l'accès, tout cela

est d'une tristesse monotone que ne peut égayer même le grand sourire de la mer lointaine, toute bleue et ensoleillée qui se rit là-bas, frémissante, sous la chaude caresse de la brise légère toute parfumée de varech.

L'on passe à Bénodet, on ne s'y arrête guère. Car, charmé dès l'abord, la désillusion est proche. Et d'ailleurs, tout auprès, il est tant de merveilles que, son hospitalité fut-elle celle de Capoue, l'on ne saurait s'y attarder.

VIOLETTE

2. Version française corrigée

Au bout du monde

L'Événement d'hier nous apporte un article que nous croyons devoir reproduire, ne fût-ce qu'à titre de curiosité. C'est l'impression laissée par notre pays à un étranger : impression un peu superficielle, sans doute, et mêlée d'une assez forte dose de fantaisie. Tel qu'il est, cependant, nous croyons que nos lecteurs nous sauront gré de leur faire lire cet article. Ils sont fort capables de démêler eux-mêmes ce qu'il faut en prendre et ce qu'il convient d'en laisser.

Jadis, vous envoyer à Quimper — « Quimper-Corentin », s'il vous plaît ! — cela équivalait à vous envoyer au bout du monde — au diable si vous préférez ! Et le diable, en effet, habitait, dit-on, sinon Quimper, du moins les côtes voisines, dans les trous profonds où la mer mugit, et que je vous décrirai un de ces jours prochains.

Quoiqu'il en soit, quand on revenait de Quimper, il semblait qu'on revenait du Congo ou de Patagonie, c'est-à-dire d'une expédition lointaine à travers des pays aussi sauvages qu'inconnus, dont les habitants, quasi anthropophages, avaient des mœurs de barbares, car l'étranger était pour eux l'ennemi. Ils le démolissaient sans merci, et, pour mieux s'en rendre maîtres, ils attachaient, dit-on, aux cornes de

leurs vaches, fixées par une corde à leurs jarrets, de grosses lanternes simulant la lumière d'un bateau. Et, lâchant ensuite les pauvres bêtes affolées sur les récifs, le long de leurs côtes dangereuses, ils attiraient ainsi les navires imprudents, égarés dans ces parages. Ils les appelaient sur les écueils, où ils venaient s'échouer, pour les piller ensuite et s'emparer de leurs dépouilles !

Je ne sais si cela est vérité ou fiction. Mais, si les Bretons furent des sauvages, il n'en reste guère aujourd'hui que le souvenir, sauf en certains coins reculés que la civilisation n'a pas encore asservis. Quant à Quimper, l'on y est des plus policés, et si l'hospitalité s'y rançonne parfois encore, elle n'en est pas moins accorte. Et si l'on y détrouse l'étranger, c'est d'une façon fort correcte, en lui vendant à prix d'or ce qui, pour l'habitant, ne vaut que du cuivre.

L'instinct, certes, de la rapacité, se retrouve chez les bonnes gens de Bretagne. Mais combien modifié au contact des mœurs modernes ! D'ailleurs, tout ceci n'est-il point universel ? Et que restera-t-il, d'ici quelques années, de l'originalité celtique ?

Grâce aux chemins de fer, les distances sont supprimées, et Quimper, c'est presque la banlieue ! La compagnie de l'Ouest vous y transporte en moins de quinze heures, sans même changer de wagon ! Et lorsque j'y débarquai l'autre lundi, comme c'était jour de courses, les jolis bords de l'Odet étaient émaillés d'équipages défilant le long du quai, comme en un jour de Longchamps, bondés de femmes élégantes, très coquettement habillées et parisiennes jusqu'au bout de leurs fines chaussures !

Quimper, d'ailleurs, est pittoresquement blottie dans sa ceinture de vertes collines, au sein desquelles se déroulent à l'infini de longues allées de grands arbres séculaires. C'est la cité la plus agreste du monde. La ville, très étrange, avec sa couleur sombre de vieilles pierres brunies par les âges, toute hérissée de pignons, de clochers et de beffrois, comme une ville du Moyen Âge, s'étend sereine et recueillie, dans le sourire clair de l'eau qui coule, long ruban argenté, au pied des collines, lui faisant une seconde et très agreste ceinture. Enfermé dans ses quais de pierre, limpide comme un cristal, l'Odet coule, fantasque en son cours capricieux, tout droit vers la mer.

Tantôt mort, sans une ride sur ses eaux ensommeillées, tantôt frémissant, secoué par le flot, gonflé par la marée qui monte, avec de petites vagues qui rebroussent. C'est lorsque, stagnant, il semble dormir, montrant sous ses eaux claires les cailloux moussus de son lit égal, qu'il est surtout poétique et charmant.

Sur la rive gauche, après la large et triple avenue qui fait face au petit port, des maisonnettes bordent la rive, toutes blanches et enserrées de leurs frais jardins qu'émaillent les fleurs enguirlandées de charmillles, dont les branches plus courtes glissent dans les eaux — alternant avec les masures vermoulues, aux toits gris en pignons, aux pierres noircies, à demi étouffées, écroulées sous le lierre, dont l'étroit escalier conduit à la rivière, qui surplombe. En bas des marches, un mignon lavoir où s'agenouillent, actives et pressées, les jolies lavandières, qui à elles seules font un inoubliable tableau.

Imaginez, parmi tous les costumes bretons, le plus sévère, le plus gracieux aussi : la robe sombre, presque toujours noire, rehaussée sur la jupe, la manche large et relevée découvrant le bras nu, la grande guimpe de toile blanche, intactement immaculée, et la grande coiffe, dont les larges ailes et le bandeau pointu donnent un air presque monacal à ces figures fines, un peu pâles et émaciées comme celles des saintes du quinzième siècle ! Rien de plus propre, de plus délicat, de plus réellement distingué que ces femmes de Quimper, si poétiques avec leur front penché vers les eaux, en dépit de la vulgarité de leur occupation, de leurs mains rudes qui battent le linge comme elles manient la laine — ces filles de pêcheurs !

De petits ponts — ou plutôt des passerelles — gracieusement suspendus, avec leurs balcons en fer ciselé, coupent la rivière. Chaque maisonnette a le sien, qui se mire sur les eaux. Une porte grillée en défend l'entrée au public, qui, pour passer l'Odet, doit faire un long trajet, de l'évêché jusqu'au port, tout en bas de la ville, n'ayant pour traverser que deux ponts à son service.

Je n'ai pas l'intention de conduire mes lectrices à travers Quimper.

Dans cette saison, si l'on est forcé de traverser une ville, c'est pour la fuir bientôt et courir vers la plage voisine. Laissons donc celle-ci : jetons seulement un coup d'œil, au premier pont, sur le vieux rempart de l'évêché, qu'empanachent de grosses branches de verdure posées en guise de créneaux ; quant à la cathédrale, qui leur fait suite, c'est l'un des plus merveilleux bijoux de cette terre d'Armorique toute semée de cloîtres et de basiliques, où, à côté des vestiges plus rudes des religions celtiques, s'épanouit en sa plus haute splendeur cette flore gothique due au règne du catholicisme.

Mais nous voici tout en bas, à l'autre pont, tout prêts à nous embarquer. *La marée est en son plein.* Elle descendra tout à l'heure, et il ne faut point manquer le courant pour gagner Bénodet, où nous coucherons ce soir.

L'Odet est ici fort étroit : une modeste rivière qu'encastrent sur chaque rive, au milieu des verdure, les maisons du port. Mais la vague secoue déjà le batelet, et la rame aidant, l'on tourne bientôt, et la rivière, faisant un coude, s'élargit subitement. Sur l'angle rentrant, qui est une colline boisée, une vaste maison se dresse, toute blanche : c'est le séminaire.

Puis l'on file encore, et dans une succession de côtes boisées, de châteaux aperçus, de prairies entrevues où paissent en liberté, au milieu des petites vaches noires à l'œil intelligent, à l'air fripon, des troupes de chevaux roux, tout petits, cependant intrépides, et solides à défier tous les normands, percherons ou autres lourdauds. Puis tout à coup l'eau s'élargit encore, et, faisant une courbe, la rivière s'étend de chaque côté en nappe immense. Ce n'est plus une rivière, c'est un lac : ou plutôt, c'est la grande baie, toute ronde et plane comme un miroir, tout entaillée de barques de pêche jetées à l'ancre, attendant patiemment le départ des eaux pour lever les filets. Le col se rétrécit tout en haut, mais pour ouvrir une voie droite, vaste, facile, qui, encadrée de grands arbres, s'en va jusqu'à la mer lui prendre ou lui porter ses flots. Paysage un peu monotone, peut-être, mais très agreste et splendide en sa douceur tranquille. Large comme un fleuve, durant trois lieues, l'Odet s'étend en pittoresques ondulations, au travers desquelles fuient les rives, que

coupent de ci, de là, de coquets bateaux dont la voile blanche jette sa tache claire sur l'azur du ciel.

Mais on arrive à Bénodet, le joli « bain de mer » des Quimpérois.

Un mirage, ce Bénodet, dont l'arrivée est une véritable vision d'Helvétie, campée au bord de la falaise. L'anse encore s'élargit, et l'embouchure de la rivière est un port, le refuge des bateaux pêcheurs. À droite, dégringolant sur la côte au-dessous du phare, les cottages émergés des verdure ; à gauche, le hameau s'étendant en bande le long du rivage, et ayant en face, tout à fait en face du débarquement, la vieille petite église au portique gothique, dont le fin clocher aux délicatesses de dentelle s'échappe aériennement des hautes ramures de grands vieux arbres qui lui font comme un rempart.

Mais j'ai dit que Bénodet n'est qu'un mirage. Cela est vrai. Car là, tout est fini. La plage tout ensablée de dunes, avec ses eaux mêlées d'eau douce, les routes grillées cette année et empoussiérées par la saison torride, la côte toute coupée de petits murs qui en défendent l'accès, tout cela est d'une tristesse monotone que ne peut égayer même le grand sourire de la mer lointaine, toute bleue et ensoleillée, qui se rit là-bas, frémissante, sous la chaude caresse de la brise légère toute parfumée de varech.

L'on passe à Bénodet, on ne s'y arrête guère. Car, charmé dès l'abord, la désillusion est proche. Et d'ailleurs, tout auprès, il est tant de merveilles que, son hospitalité fut-elle celle de Capoue, l'on ne saurait s'y attarder.

Violette

Le Finistère, 31 août 1887

3. Version anglaise

At the end of the world

The *Événement* of yesterday brings us an article which we believe we should reproduce, if only out of curiosity. It is the impression left by our country on a foreigner: an impression slightly superficial, no doubt, and mingled with a fair dose of fancy. However, as it is, we believe our readers will thank us for letting them read it. They are quite capable of distinguishing for themselves what to take from it and what to leave.

Once upon a time, sending you to Quimper — "Quimper-Corentin", if you please! — was equivalent to sending you to the end of the world — to the devil, if you prefer! And the devil, indeed, it is said, lived not in Quimper itself, but in the nearby coasts, in the deep holes where the sea roared, and which I shall tell you one of these days.

Be that as it may, when one returned from Quimper, it seemed as if one came back from the Congo or Patagonia, that is, from a distant expedition through wild and unknown lands whose inhabitants, almost cannibals, had barbaric customs, for the foreigner was their enemy. They demolished him without mercy, and, in order to master him more completely, they tied, it is said, to the horns of their cows, fixed by a rope to their legs, large lanterns simulating the light of a ship. And, after releasing the poor beasts, mad with fear, onto the reefs along their dangerous coasts, they thus attracted the imprudent ships, strayed in these waters, calling them onto the rocks, where they came to ground, to plunder them afterwards and seize their spoils!

I do not know whether this is truth or fiction. But if the Bretons were once savage, there remains little more than a memory of it today, except in certain remote corners which civilization has not yet subdued. As for Quimper, its people are highly polished, and if hospitality is sometimes ranced there, it is none the less astute. And if the foreigner is stripped there, it is done in a very correct way, by selling him at a price of gold what, for the inhabitant, is worth only copper.

Indeed, the instinct of rapacity is found among the good folk of Brittany. But how much it has been softened by contact with modern

manners! Besides, is not all this universal? And what will remain, in a few years, of Celtic originality?

Thanks to the railways, distances have been abolished, and Quimper, it is almost the suburbs! The Western Company transports you there in less than fifteen hours, without even changing carriages! And when I disembarked there the other Monday, as it was a day of shopping, the pretty banks of the Odet were dotted with carriages, threading along the quay like a Longchamps day, crowded with elegant women, very coquettishly dressed and Parisian to the very tip of their fine shoes!

Quimper, however, nestles picturesquely within its belt of green hills, through which stretch out, to infinity, the long avenues of centuries-old trees. It is the most rustic city in the world. The town, very strange, with the dark colour of old stones browned by the ages, bristling with gables, steeples and belfries, like a medieval city, spreads out serene and collected, in the clear smile of the water which flows, a long silver ribbon, at the foot of the hills, giving it a second and very rustic belt.

Locked in by its stone quays, limpid as crystal, the Odet flows, capricious in its winding course, straight toward the sea. Sometimes dead, without a ripple on its sleeping waters, sometimes quivering, shaken by the tide which rises, its little waves rolling back. It is when, motionless, it seems to sleep, showing beneath its clear waters the mossy pebbles of its even bed, that it is especially poetic and charming.

On the left bank, after the wide and triple avenue facing the little harbour, little houses line the bank, all white and set in their fresh gardens, dotted with flowers entwined with lilacs, whose shorter branches slip into the water — alternated with the worm-eaten hovels, with grey roofs in gables, with blackened stones, half-suffocated, collapsing under the ivy, whose narrow steps lead down to the river which overhangs. At the bottom of the steps, a tiny wash-house where pretty washerwomen kneel, active and busy, who by themselves make an unforgettable picture.

Imagine, among all Breton costumes, the most severe, the most graceful as well: the dark dress, almost always black, picked out on the skirt, the wide sleeve turned up, revealing the naked arm, the large white cambric chemisette, perfectly white, and the great coif, whose broad wings and pointed band give an almost monastic air to these fine faces, somewhat pale and emaciated like those of fifteenth-century saints!! Nothing more proper, more delicate, more truly distinguished than these women of Quimper, so poetic with their foreheads bent toward the waters, in spite of the vulgarity of their occupation, their rough hands beating the linen as they handle the wool — these daughters of fishermen!

Little bridges — or rather footbridges — gracefully suspended, with their iron lacework balconies, cross the river. Each little house has its own, mirrored in the water. A barred gate prevents public access, and in order to cross the Odet, one must make a long detour, from the bishop's palace to the harbour, at the very bottom of the town, having only two bridges at one's disposal.

I do not intend to lead my readers through Quimper. In this season, if one is forced to pass through a town, it is to flee it soon and run towards the nearby beach. Let us therefore leave it: let us only glance, from the first bridge, at the old wall of the bishop's palace, crowned with large branches of greenery in place of battlements; and as for the cathedral which follows, it is one of the most wonderful jewels of this Armorican land, scattered with cloisters and basilicas, where, alongside the rougher remains of Celtic religions, blooms in its highest splendour this Gothic flora born of the reign of Catholicism.

But here we are at the other bridge, at the bottom of the town, all ready to embark. The tide is at its height. It will fall soon, and we must not miss the current in order to reach Bénodet, where we shall sleep tonight.

The Odet is here very narrow: a modest river which the houses of the port, set in the greenery, squeeze on each bank. But the wave already shakes the little boat, and the oar helps, and we turn soon, and the river making a bend widens suddenly. On the inward angle,

which is a wooded hill, a large, white house stands tall: it is the seminary.

Then we go on, and in a succession of wooded coasts, glimpsed castles, prairies seen where, in freedom, among the small black cows with intelligent eyes and roguish air, tread herds of little red horses, although small, yet fearless, and strong enough to defy all Normans, Percherons or other clumsy beasts. Then suddenly the water widens yet more, and, making a curve, the river spreads out on each side in an immense expanse. It is no longer a river, it is a lake: or rather, it is the great bay, round and flat as a mirror, all bristling with fishing boats at anchor, patiently waiting for the waters to recede in order to haul their nets. The neck narrows at the top, but opens a straight, broad, easy passage, framed by tall trees, which leads straight to the sea to take its waves or to bring them back. A somewhat monotonous landscape, perhaps, but very rustic and splendid in its gentle tranquillity. Broad as a river, for three leagues the Odet stretches in picturesque undulations, along which the banks slip away, cut here and there by little boats whose white sails cast a bright patch onto the azure of the sky.

But we arrive at Bénodet, the pretty "seaside resort" of the Quimperois. A mirage, Bénodet, whose arrival is a true vision of Switzerland, perched on the edge of the cliff. The bay still widens, and the mouth of the river is a harbour, the refuge of the fishing boats. To the right, cottages tumbling down the coast below the lighthouse, emerging from the greenery; to the left, the hamlet stretches in a band along the shore, and opposite, facing the landing, the old little church with its Gothic porch, from which the tall, delicate spire, like a lacework, rises aërially above the high boughs of the old trees which form a kind of wall around it.

But I have said that Bénodet is only a mirage. That is true. For there, everything is finished. The beach, all covered with dunes, with its waters mingled with fresh water, the roads fenced this year and dusty from the hot season, the coast cut by little walls which defend its access, all this is a monotonous sadness which cannot even be brightened by the great smile of the distant sea, entirely blue and

sunlit, which laughs there, trembling, under the warm caress of the light breeze, perfumed with seaweed.

One passes by Bénodet, one does not stay there. For, once charmed, disappointment is close. Besides, nearby, there are so many marvels that, even if its hospitality were that of Capua, one would not be able to linger there.

Violette

Le Finistère, 31 August 1887

4. Version restituée en langue bretonne

E Penn an Douar

Er gazetenn dec'h, *L'Evènement*, e kaver ur pennad hag a santomp rediet da adtapout, daoust ma ne vefe nemet dre c'hoant da c'houzout. Kinnig a ra an efed lezet gant hor bro war un estren : un efed dreistordinal a-walc'h, hep mar ebet, ha mesket gant un doare kreñv a-walc'h a faltazi.

Evel m'emañ avat, e kredomp e vo plijet hor lennerien o rannañ ar pennad-mañ ganto. Gouest int a-walc'h da zizoleiñ o-unan petra kemer diwarnañ ha petra lezel war o lerc'h.

Gwechall, kas ac'hanoc'h da *Gemper* — « Kemper-Korentin », mar plij ganeoc'h ! — a oa kement ha kas ac'hanoc'h betek penn an douar — d'an diaoul, mar karit ! Hag an diaoul, evit guir, a lavarar, a veve, ma n'eo ket e Kemper e-unan, neuze da vihana war an aodoù tost, en toulloù don ma ruz ar mor, ar pezh a lavarar deoc'h unan eus an deizioù-mañ.

Koulskoude, pa zistroemp eus Kemper, e seblante bezañ deuet eus Kongo pe eus Patagonia — da lavaret eo, eus un ergerzhadeg pell bennak dre vroioù ken gouez ha ma oant dianav, ma oa o annezidi, kanibaled kazimant, gant gizioù ar varbared, rak an estren a oa an enebour. Diskar a rejont anezho hep truez ha, evit o c'hontrolleñ gwelloc'h, e stagjont leternioù bras ouzh kerniel o saout, a oa staget

gant kordennoù ouzh o c'hof, o heñvelaat gouloù ul lestr. Ha, goude-se, o leuskel al loened paour ha spontet war ar reier a-hed o aodoù dañjerus, e sachent evel-se listri diwall, kollet en दौरioù-se, o c'halv anezho war ar reier, ma kouezhent war an douar, evit o preizhañ hag o tapout o madoù ! N'ouzon ket hag-eñ eo gwir pe faltazi. Met ma oa gouez ar Vretoned gwechall, ne chom ket kalz eus se hiziv an deiz nemet an eñvor, nemet e kornioù distro resis na oant ket bet toullet gant ar sevenadur.

Evit a sell ouzh Kemper, emañ hec'h annezidi e-touez ar re sevenaetañ, ha daoust ma vez kinniget an ostaleri evit ur priz c'hoazh a-wechoù, eo sioulik koulskoude. Ha ma vez laeret estrenien e vez graet en un doare dereat-kenañ, o werzhañ anezho da brizioù dreistordinal ar pezh, evit an dud eus ar vro, ne dalvez nemet kouevr. An instinkt evit ar rapasite, sur a-walc'h, a vez kavet e-touez tud vat Breizh. Met pegen kemmet eo bet dre zarempred gant ar gizioù a-vremañ ! Ouzhpenn-se, n'eo ket hollvedel an holl draoù-se ? Ha petra a chomo, a-benn un nebeud bloavezhioù, eus orin keltiek ?

A-drugarez d'an hentoù-houarn eo bet lamet kuit an hedoù, ha Kemper zo ur bastell-vro kazimant ! Gant Kompagnunezh Hentoù-houarn ar C'hornôg e vo kaset ac'hanoc'h e-korf nebeutoc'h eget pemzek eurvezh, hep cheñch karr zoken !

Ha pa'm eus diskennet dilun tremenet, dre ma oa deiz ar redadegoù, e oa ribloù kaer an Odet leun a girri o parañ a-hed ar c'hae evel pa vije un devezh e Longchamp, leun a vaouezed kaer, gwisket en un doare koket ha parizian betek beg o botoù delioù ! Kemper, ouzhpenn-se, lec'hiet en un doare pinvidik en he c'helc'h menezioù glas, e-barzh ma astenn hentoù hir a wez kozh betek an difin, eo ar gêr rustekañ er bed.

Ar gêr, iskis a-walc'h, gant he liv teñval a vein kozh brunet gant an amzer, leun a skourroù, kloc'hdioù ha kloc'hdioù evel ur gêr eus ar Grennamzer, a astenn sioul ha prederiet, e mousc'hoarzh sklaer an dour o redek, ur riblenn arc'hant hir, e traoñ ar menezioù, o sevel un eil gouriz, rustek-kenañ, en-dro dezhi. Klozet e-barzh e c'haeoù mein, sklaer evel ar c'hristal, e red an Odet, fentus en e hent kaprizius,

war-zu ar mor. A-wechoù c'hoazh, hep gwagenn ebet war he dourioù kousket, a-wechoù o krenañ, hejet gant ar red, gorreet gant ar mare o pignat, gant gwagennoù bihan o tiskenn en-dro. Pa seblant, stag, kousket, o tizoloiñ dindan e dourioù sklaer ar c'hregin mousc'hoarzhus eus e wele eeun, eo ar muiañ barzhoniel ha plijus.

War an aod kleiz, en tu all d'an hent ledan ha teirglok a-dal d'ar porzh bihan, e weler tiez bihan war ribl ar stêr, gwenn holl ha kelc'hiet gant o liorzhoù fresk, leun a vleunioù garlantezet gant kornbro, o skourroù berroc'h a ruz en dour — o kemm-ha-kemm gant lojeizoù distrujet, o toenoù gris ha mein du, hanter-c'hroc'hen dindan ivy, a gas he skalier strizh d'ar stêr a-us ; e traoñ ar skalieroù, un ti-gwalc'hiñ plijus ma vez gwalc'herezed koant o daouliniñ, oberiant ha prest, o krouiñ ur skeudenn dic'hortoz. Soñjit, e-touez an holl zilhad breizhat, ar re strishañ, met ivez ar re gaerañ : ar gwiskamant teñval, kazi bepred du, dastumet war ar roched, ar maneg ledan ha savet o tiskouez ar vrec'h noazh, ar wimplet bras e lien gwenn, dic'hlan-kenañ, hag ar pennwisk bras he deus he divaskell ledan hag he bannoù pounner a ro un aer d'ar sifroù kazi moanastek-se, kazi moan un tamm gwenn ha moan evel re sent ar XVvet kantved ! Netra n'eo ken glan, ken delioù, na ken dibar e gwirionez hag ar merc'hed-se eus Kemper. N'eus netra glanoc'h, delioù, dibaroc'h e gwirionez eget ar merc'hed-se eus Kemper, ken barzhoniel gant o zalioù stouet war-zu an dourioù, daoust da vulgariezh o micher, o daouarn garv a sko war ar gwalc'hiñ e-pad ma reont gant gloan — merc'hed ar besketaerien-se !

.Pontoù bihan — pe kentoc'h pontoù-troad — staget gant brav, gant o balkonoù houarn-forzh, a dremen dre ar stêr. Pep ti bihan en deus e hini, skeudennet en dour. Un nor serret a vir ouzh an dud, a rank, evit treuziñ an Odet, ober ur veaj hir eus palez an eskob betek ar porzh e traoñ ar gêr, n'o deus nemet daou bont da dreuziñ.

N'em eus ket soñj kas ma lennerienezed dre Gemper.

D'ar mare-mañ eus ar bloaz, ma vez rediet unan bennak da dreuziñ ur gêr, n'eo nemet tec'hout buan diouti ha redek betek an draezhenn e-kichen. Lezomp an hini-mañ a-gostez : taolomp ur sell hepken, ouzh ar pont kentañ, ouzh mozer kozh palez an eskob, kinklet gant brankoù bras glasvez lakaet e-lec'h ar c'hreñvlec'hioù ; evit ar pezh a sell ouzh an iliz-veur, a heuilh anezhi, ez eo unan eus bravigoù bravañ an douar armorik-se, ken leun a c'hloastroù ha bazilikoù, ma vez, e-kichen roudoù strishoc'h ar relijionoù keltiek, ar plant gotek-se, ganet eus ren ar gatologiezh, o vleuniañ en he splannder uhelañ.

Met setu ni, en traoñ war ar pont all, prest da vont war ar vag. En he uhelañ emañ ar mare. Mont a raio kuit a-benn un taol, ha ne rankomp ket mankout ar red evit tizhout Benodet, e-lec'h ma tremenimp an noz.

Strizh a-walc'h eo an Odet amañ : ur stêr modest neizhet war bep ribl, e-kreiz ar glasvez, e-kichen tiez ar porzh. Met ar wagenn a zo dija o hejañ ar vag vihan, ha gant sikour ar roeñv, e troomp buan, hag ar stêr, en ur ober un dro, a ledana a-daol-trumm. War ar c'horn a-dreuz, hag a zo ur menez koadek, e sav un ti bras, gwenn penn-da-benn : ar seminar eo.

Neuze e kendalc'homp, o tremen dre un heuliad torgennoù koadegiet, gweledvaoù kastelloù ha Pradoù tremen ma vez, e-kreiz saout bihan du gant daoulagad speredek ha dremmoù drouk, tropelloù kezeg ruz bihan met hep aon, o peuriñ frank, kreñv a-walc'h evit enebañ ouzh kement Norman, Percheron, heavryed pe hevset all. Neuze, war un dro, e ledana an dour adarre, hag, oc'h ober ur c'horn, e tiskenn ar stêr a bep tu en ur bladenn vras. N'eo ket mui ur stêr, ul lenn eo : pe gentoc'h, ar bae vras eo, ront ha plaen parfet evel ur melezour, leun a vagoù-pesketa, eorret, o c'hortoz gant pasianted mont k Dour evit tennañ ar rouedoù. Strishaat a ra an tremen er penn uhelañ, met evit digeriñ un hent eeun, ledan, aes, hag a gas, frammet gant gwez uhel, d'ar mor, o kemer pe o kas e wagennoù. Ur gweledva un tamm monoton, marteze, met rustek-kenañ ha splann en e dousder sioul. Ledan evel ur stêr, e-pad teir lev, en em astenn a ra an Odet e

gwagennoù pinvidik, drezo e tiskenn ar ribloù, kroaziet amañ hag ahont gant bigi sioulik a daol o gouelioù gwenn o flammoù skedus ouzh an oabl azur.

Met goude-se e tegouezh unan e Benodet, « staliadur mor » brav tud Kemper.

Ur miraj, ar Benodet-se, a zo e degouezh ur gwir weledigezh eus Suis, azezet war ribl ar c'hleuz. Ledanaat a ra ar c'hav c'hoazh, hag ur porzh eo genoù ar stêr, ur repu evit ar bagoù-pesketa. A-zehou, o kouezhañ war an aod dindan al luc'hskeudenn, emañ ar c'hoadoù o tont er-maez eus ar glasvez ; a-gleiz, ar gêriadenn a astenn en ur vandenn a-hed an aod, o sellout ouzh an iliz vihan kozh gant he porched gotek, he c'hreñvlec'h moan, e stumm ur dantelez, a sav en aer diwar skourroù uhel ar gwez kozh a ya d'ober ur seurt moger endro dezhi.

Met lavaret em eus ne oa Bénodet nemet ur miraj. Gwir eo. Rak eno, echu eo pep tra. An draezhenn, goloet penn-da-benn gant tevennoù traezh, gant he dourioù mesket gant dour fresk, an hentoù devet ar bloaz-mañ ha poultrennek gant ar prantad tomm, an aod treuzet gant mogerioù izel a zifenn he mont-tre — kement-se a zo un dristidigezh monoton a c'hoarzh zoken mousc'hoarzh bras ar mor pell, holl c'hlas ha poket gant an heol, o lugerniñ dindan ar mor eus an avel skañv, c'hwezh-vat gant algae, ne c'hell ket sklêrijennañ.

Unan a dremen dre Benodet, a-boan e paouez unan. Rak, souezhet d'ar c'hentañ gwel, emañ an dic'hortoz tost. Hag ouzhpenn-se, kement a vurzhuoù a zo tost ouzh se, memes ma vije hec'h degemer hini Capua, ne c'hellfe ket unan chom eno.

Hervez Violette,

Penn-ar-Bed, 31 a viz Eost 1887

5. Version bretonne optimisée (peurunvan)

E PENN AN DOUAR

Er gazetenn a zeiz all e kaver ur pennad hag a gavomp mat bezañ adtapet, daoust ma n'eo nemet dre guriusted. Kinnig a ra ar bouedenn lezet gant hor bro war un estren : ur sell dister marteze, mesket gant ur skodenn vras a faltazi. Evel m'emañ, e kredomp e vo plijet hor lennerien gant ar pennad-mañ. Gouest int da zizoleiñ o-unan petra a rank kemer diwarnañ ha petra a rank lezel a-gostez.

Gwechall, kas ac'hanoc'h da Kemper — « Kemper-Korentin », mar plij ! — a dalveze kement ha kas ac'hanoc'h betek penn an douar — d'an diaoul, mar karit ! Hag e lavarer, gwir eo, n'eo ket e Kemper e-unan, ma veve an diaoul da vihanañ war an aodoù tost, e toulloù don ma ruilh ar mor, ar pezh a lavarin deoc'h unan eus an deizioù-mañ.

Koulskoude, pa zistroer eus Kemper, e seblant bezañ distroet eus Kongo pe eus Patagonia — da lavaret eo, eus un ergerzhadeg pell dre vroioù gouez evel m'oant dianav, ma oa an annezidi kazimant kanibaled, gant boazioù varbared, rak an estren a oa an enebour. Hep truez e tiskarent anezhañ ha, evit e mestroniañ gwelloc'h, e stagjent, eme ar gaoz, leternioù bras ouzh kerniel o saout, staget gant kordennoù ouzh o c'hoc'h *, o heñvel ouzh gouloù ul lestr. Ha, o lezel ar seizh loen paour spontet war ar reier a-hed o aodoù dañjerus, e tennent evel-se listri digempenn kollet en dourioù-se o kalv war ar reier evit o preizhañ ha kemer o freiz !

N'ouzon ket gwir eo pe faltazi. Met ma oant gouez ar Breizhaled gwechall, ne chom nemet an eñvor hiziv, nemet e kornioù distro na c'hwitet ket gant ar sevenadur. E Kemper, sevenaet eo tud hec'h all, ha daoust ma vije kinniget an hent ostaleri c'hoazh pehbeut a-wechoù, sioulik eo. Ha ma laeret estrenien, dereat-kenañ eo bet graet, en ur werzhañ da briz ouzh ar pezh na dalv nemet kouevr d'an tud eus ar vro.

Ar soñj rapelus eo kavet e-touez tud mat Breizh. Met pegen kemmet dre zaremprezh gant ar boazioù nevez ! Ha n'eo ket hollvedel kement-se ? Petra a chomo, a-benn nebeud bloavezhioù, eus orin keltiek ?

A-drugarez d'an hentoù-houarn, lamet eo kuit an hedoù, ha Kemper zo tost ouzh ar gêr ! Gant kompagnunezh Hentoù-Houarn ar C'hornôg e rankit mont e-korf pemzek eurvezh hep cheñch karr. Ha pa diskennis dilun tremenet, dre ma oa deiz ar redadegoù, leun e oa ribl an Odet a girri o parañ a-hed ar c'hae evel e Longchamp, tiskadegoù a vaouezed kaer gwisket koket hag a-dal da Pariz betek beg o botoù delik !

Kemper, ouzhpenn, lec'hiet pinvidikel en e c'helc'h menezioù glaz, e-barzh ma astenn hentoù hir a wez kozh betek an dibenn, eo ar gêr rustekañ er bed. Ar gêr, iskis, gant e liv teñval a mein kozh brunet gant an amzer, leun a skourroù, kloc'hديوù ha beffroi evel gêr ar Grennamzer, a estenn sioul war mousc'hoarzh sklaer an dour o redek, ur riblenn arc'hant hir e-traoñ ar menezioù, o sevel eil c'helc'h rustik en-dro.

Klozet e-barzh e c'haeoù mein, sklaer evel kristal, e red an Odet fentus en e hent kaprizius war-zu ar mor. A-wechoù stag hep gwagenn war e dourioù kousket, a-wechoù o krenañ hejet gant ar red, gorraet gant ar mare o tiskenn, gant gwagennoù bihan o tistenn endro. Pa seblant kousket, o tiskouez dindan e dourioù sklaer ar c'hregin moussus eus e gwale eeun, eo ar muiañ barzhoniel ha plijus.

War an aod kleiz, war ziwez an hent ledan teirglok a-dal d'ar porzh bihan, tiez bihan a weler war ribl ar stêr, gwenn holl ha kelc'hiet e o liorzhoù fresk leun a vleunioù garlantezet gant korn-bro, o skourroù berroc'h a ruz en dour — o kemm-ha-kemm gant lojeizoù distrujet, o toennoù gris ha mein du, hanter-c'hroc'hen dindan ivy, a gas he skalier strizh d'ar stêr a-us ; e traoñ ar skalieroù, un ti-gwalc'hiñ plijus ma vez gwalc'herezed koant o daouliniñ oberiant ha prest, o krouiñ ur skeudenn dic'hortoz.

Soñjit, e-touez an holl zilhad breizhat, ar re strishañ met ivez ar re gaerañ : ar gwiskamant teñval peurvuiañ du, ar maneg ledan savet o tiskouez ar vrec'h noazh, ar wimplet bras e lien gwenn dic'hlan-

kenañ, ha pennwisk bras he divaskell ledan ha he bann pounner a ro un aer moanastek d'ar sifroù kazi moan un tamm gwenn ha moan evel re sant ar XVvet kantved ! Netra n'eo ken glan, ken delik, na ken dibaroc'h e gwirionez eget ar merc'hed-se eus Kemper, ken barzhoniell o zalioù stouet war-zu an dourioù, daoust da vulgariezh o micher, o daouarn garv a sko war ar gwalc'hiñ e-pad ma reont gant gloan — merc'hed ar besketaerien-se !

Pontoù-troad bihan — brav staget gant o balkonoù houarn-forzh — a dremen dre ar stêr. Pep ti bihan en deus e hini skeudennet en dour. Un nor serret a vir ouzh an dud, a rank, evit treuziñ an Odet, mont war hent hir eus palez an eskob betek ar porzh e-traoñ ar gêr, n'o deus nemet daou bont da greuziñ.

N'em eus ket soñj kas ma lennerienezed dre Gemper.

Er mare-mañ eus ar bloaz, ma vez ret treuziñ ur gêr, n'eo nemet evit fuiri buan ha redek betek an draezhenn e-kichen. Lezomp an hini-mañ : taolomp ur sell hepken ouzh ar pont kentañ war moger kozh palez an eskob kinklet gant brankoù glazvez lakaet e-lec'h ar c'hreñvlec'hioù ; evit ar pezh a heuilh anezhi, ar catedral, eo unan eus bravigoù bravañ an douar Armorik, leun a kloastoù ha bazilikoù, e-keñver roudoù strishoc'h ar relijionoù keltiek, ma vleunn ar blant gotik-se, ganet eus ren ar Gatolikiezh, en e splannder uhelañ.

Met setu ni en-traoñ, war ar pont all, prest da vont war ar vag. En he uhelañ emañ ar mare. Mont a raio kuit a-benn taol, ha ne rankomp ket mankout ar red evit tizhout Bénoded, e-lec'h ma tremenimp an noz.

Strizh eo an Odet amañ : ur stêr modest neizhet war bep ribl e-kreiz ar glazvez e-keñver tiez ar porzh. Met ar wagenn dija a hejañ ar vag vihan, ha gant sikour ar roeñv e troomp buan, ha'n stêr en ur ober un dro a ledana a-daol-trumm. War ar c'horn pizh, ur menez koadek, sav un ti bras gwenn penn-da-benn : ar seminar eo.

Neuze e kendalc'homp dre torgennoù koadegiet, gweledvaoù kastelloù ha pradoù e-keñver ma peur saout bihan du gant daoulagad speredek ha dremmoù drouk, tropelloù kezeg ruz bihan met hep aon, kreñv evit enebiñ ouzh Norman, Percheron pe heavr all. War-un-dro e ledana an dour, ha dre ur c'horn e tiskenn ar stêr a-bep tu en bladenn vras. N'eo ket ur stêr, ul lenn eo : pe gwelloc'h, ar bae vras ront ha plaen

evel melezhour, leun a vagoù-pesketa eorret o c'hoarzhin gant pasianted evit tennañ ar rouedoù. Strishaat eo ar tremen er penn uhelañ met diger ur hent eeun ledan aes, frammet gant gwez uhel, direkt d'ar mor evit kemer pe kas e wagennoù. Kement-se zo gweledva un tamm monoton met rustik-kenañ ha splann en e dousder sioul. Ledan evel fleuv, e-pad teir lev, e gwagenn an Odet drezo, ha tiskenn ar ribloù kroazet gant bigi sioulik o guelet gwenn o skennen war oabl azur.

E Bénoded goude-se, ar staliañ-vor bravañ a-raok tud Kemper.

Ur miraj eo Bénoded, e degouezh ur skeudenn wir eus Suis azezet war ribl ar c'hleuz. Ledanaat eo ar cav c'hoazh hag ur porzh eo genam an stêr, repu ar bagoù-pesketa. A-zehou o kouezhañ war an aod dindan al luc'hskeudenn, c'hoadoù er-maez eus ar glazvez ; a-gleiz ar gêriadenn en unan a vandenn a-hed ar stêr o sellout ouzh iliz vihan kozh he porched gotik, he c'hreñvlec'h moan stumm dantelez o tistagnañ en aer diwar skourroù uhel gwez kozh o sevel moger en-dro. Met gwir eo : Bénoded n'eo nemet miraj. Echu eo pep tra eno. An draezhenn goloet gant tevennoù, dourioù mesket gant fresk, hentoù devet ar bloaz-mañ poultrennet gant prantad tomm, aodoù strobet gant murezioù izel — kement-se zo tristed monoton n'eo ket sklerijet gant souezh bras ar mor pell c'hlas ha souezhet heol o ludu dindan avel skañv c'hwe'zh vat gant algae.

Unan a dremen dre Bénoded, ne chom ket eno. Souezhet d'ar gwel kentañ, dic'hortoz zo tost. Ha tost-se meur a vurevrezhioù, memes ma vije ostaleri Capua, ne c'heller ket chom eno.

Hervez Violette,

Le Finistère, 31 a viz Eost 1887

* *E Breizh e veze hoblet ar saout war an dachenn (evit strishaat o fiñvusted) dre ur gordenn a stage o c'herniel ouzh unan eus o favioù a-raok*

(ar c'hoc'h ?) ; kement-se a redie anezho da beuriñ war geot a veze stank alies...